

Henri VanLier, Anthropogénie

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995-1997 - Quatrième état : juillet 1997)

Chapitre 21 - Les théories d'Homo indirectes

A. L'ANTHROPOLOGIE PAR LE LANGAGE ORDINAIRE

B. L'ANTHROPOLOGIE PAR LE LANGAGE INTENSE ("LITTERATURE")

1. Les fabulations
 - a. Le mythe spontané
 - b. Le conte
 - c. La fable et le mythe savant
2. L'épopée fondatrice
3. Le lyrisme
4. La tragédie
5. La comédie
6. Les trois genres historiques
 - a. L'histoire différentielle
 - b. L'histoire causale
 - c. L'histoire édifiante
 - d. Les fortunes anthropogéniques contrastées
des trois genres historiques
7. Le roman et la légende
8. L'autobiographie et l'épistole
9. La harangue

C. LES PSYCHOSOCIOLOGIES SECTORIELLES D'URGENCE

1. Les théories esthétiques et érotiques
 - a. L'aise esthétique hors du MONDE 2
 - b. Le malaise esthétique du MONDE 2
2. Les théories économiques
3. Les théories politiques
 - a. Les théories du pouvoir
 - b. Les théories de l'ordre social
4. Les théories langagières : grammaire, lexicque, linguistique

Pendant longtemps, les comportements et les conduites d'Homo parent, à coups d'indices et d'index, se contenter des régulations que leur apportaient la collaboration, le compagnonnage, la communauté <1F1>, l'interlocution et la musique massive <7>, comme aussi la considération, la méditation <8A>. Mais depuis le paléolithique supérieur au moins, à mesure qu'intervinrent les tectures détaillées <10A>, les images détaillées, la musique détaillée, l'interlocution détaillée, les écritures, la mathématique, à mesure aussi qu'il édifia des théories du Cosmos-Monde-Dharma-Tao-Kamo <16B-C>, Homo fut incité à édifier une théorie, c'est-à-dire une saisie systématique et pas seulement systémique <16A>, de lui-même, ou du moins de ses instances sociales et psychologiques, avec leurs relations et conflits majeurs.

Les théories d'Homo sont un moment important de l'anthropogénie, et leur matière étant considérable. Il sera donc expédient de les distribuer en deux chapitres, dont la division est naturelle, puisque certaines ont visé leur objet de façon indirecte, d'autres de façon directe. Les premières seront le thème du présent chapitre <17> ; les secondes du chapitre suivant <18>.

A. L'ANTHROPOLOGIE PAR LE LANGAGE ORDINAIRE

Une des plus puissantes et pertinentes théories qu'Homo ait faites indirectement de lui-même est celle qui est contenue implicitement et parfois presque explicitement dans la sémantique des dialectes. C'est surtout le cas quand les étymologies (logos, etumos, signification véritable) sont patentes pour le locuteur, comme dans le grec ancien, pour cela à l'origine de la philosophie occidentale ; et dans l'allemand, pour cela à l'origine de la phénoménologie et de la psychanalyse. En Chine, c'est toute la langue - phonèmes, glossèmes et séquencèmes, - qui se pratiqua comme une analogie du monde et de l'homme, dès avant que l'écriture chinoise insistante et autarcique <14B1> poursuivent les mêmes analogies.

Du reste, même quand le système du dialecte s'efface devant ses désignés, comme dans les langues romanes, il recèle d'innombrables vérités anthropologiques. Ainsi, en français, du doublet de "je m'émeus" et "je suis ému", le premier plus actif, le second plus passif, et qui montre bien, comme Sartre l'a relevé, le caractère à la fois pâti et joué de toute émotion chez Homo, - ce que le grec rendait par sa voix moyenne. Ainsi également des rares étymologies latines apparentes, comme con-scientia (scire, cum), con-templare (templum, cum), med-itare (medium).

L'anthropogénie exploite de bout en bout cette ressource inépuisable qu'est l'anthropologie latente dans les phonèmes, les glossèmes et les séquencèmes des dialectes <13> : "manier" les idées, "manipuler" les gens montrent les virtualités de la main hominienne <1A1>. Il n'y a donc pas lieu d'y insister davantage ici. Et nous allons nous tourner vers les théories d'Homo, explicites celles-là, que font les littératures.

B. L'ANTHROPOLOGIE PAR LE LANGAGE INTENSE ("LITTÉRATURE")

Les spécimens hominiens ont produit d'innombrables intensifications du dialecte. Tantôt en attisant ses ressources d'épaisseurs et de bifurcations phonosémiques et séquencématiques. Tantôt en déchaînant sa capacité extraordinaire d'aborder tout, très vite, sans appui, jusqu'à se prendre lui-même pour thème, frontalement ou tangentiellement. C'est ce qu'on a appelé "littérature", d'un mot né du prestige de l'écriture puisqu'il renvoie au texte (littera) et semble exclure la parole intense, pourtant la plus répandue, et qu'il oblige à nommer contradictoirement "littérature orale" <13H2>.

Quoi qu'il en soit, les productions "littéraires" sont l'effort le plus universel, le plus varié et le plus profond qu'Homo ait produit pour embrasser quelques-unes des dimensions innombrables et fuyantes que lui confère son statut de primate possibilisateur <8A>. Elles furent donc la plus grande ressource de la théorie d'Homo.

1. Les fabulations

Le verbe latin *fari* signifie dire en conversant. Mais il montre la richesse de la parole, puisqu'à partir de ce sens modeste ont dérivé la fable, le fabuliste, la fabulation, et même l'affabulation, vu que le récit et même la simple conversation (*fabulatio*) tournent facilement à la morale (*adfabulatio*) <13I>.

a. Le mythe spontané

On n'évite donc mal l'hypothèse qu'à mesure qu'il accéda au langage détaillé, sans doute au paléolithique <13J>, Homo dut se mettre à nommer avec de plus en plus de force et de ressaut Mère, Père, Fils, Fille, Oncle (maternel), Grand-Mère, Jeune, Vieux. De même qu'Ennemi, Ami, Etranger, Client (clinant, incliné). Et encore Paresseux, Actif, Pur-Impur, Malin. Bref, les instances et les rôles <1F2>.

Puis, qu'étant donné la richesse des sémies, des phonosémies, des séquencèmes agités à cette occasion, vu aussi l'indicialité et l'indexation omniprésentes dans les collaborations hominiennes, ces nominations intenses entraînent autour d'elles des suites laudatives, apotropaïques, narratives où elles se rapprochaient, s'éloignaient, se nouaient et dénouaient, se tramant à travers des rappels, des retardations, des déplacements, des cycles ou circulations, des parallélismes, des métathèses sémantiques ou musicales. En un mot, produisant un texte (*texere*, tisser, ourdir une trame, puis un complot), comportant une structure et au moins autant une texture <4D>.

Du même coup, Rennes, Biches, Cerfs, Chevaux, Elephants, Ours, Bovins, Carnassiers, durent tenir dans le langage qui se détaillait la même place prépondérante qu'ils jouent dans les peintures détaillées rupestres, où on voit des animaux, point de plantes, guère d'hommes <11A>. Eux aussi durent donner lieu à des combinaisons verbales descriptives, narratives, invocatives. Et on peut croire qu'ils furent "parlés" quant à leur rôle <1F2> de gibier, quant aux cycles saisonniers qu'ils résumaient, mais aussi quant à leur fraternité avec Homo dont ils étaient la source et qui en émergeait à peine. Dans les images, cette dernière fonction est assez indiquée par les masques animaliers répandus au paléolithique et au néolithique. La figure animale y colle à la figure humaine au point de s'y confondre et même parfois d'en dispenser. Avec

ceci que, si elle "colle", c'est que s'exerce une première distanciation technique et sémiotique <2A>.

Ainsi, selon la mobilité inhérente aux instances et aux rôles, put s'exercer une première psychosociologie parlée engendrant un texte narratif, descriptif, invocateur inlassable. Où les rapports et les conflits sociaux et environnementaux se résolvaient au mot par mot avec seulement quelques bornes de référence. Et où se mirent en place de premières saisies non seulement systémiques mais systématiques d'Homo. Le mythe, car c'est de lui qu'il s'agit, est profération (muthos). Comme la musique, il est texture engendrant sa structure, et non l'inverse. C'est lorsqu'il est noté, et surtout traduit, c'est-à-dire lorsqu'il a perdu sa texture et son souffle, qu'on peut être tenté de le réduire à des structures, d'ordinaire permutationnelles, comme on la fait aussi pour certaines partitions musicales. Le vrai mythe, c'est-à-dire le mythe proféré, a été, en plus d'une théorie psychosociologique en acte, une régulation sociale pratique, dont on trouve quelque écho dans la conversation de certains groupes africains d'aujourd'hui, où le tissage permanent d'un langage théâtralisé résout les conflits d'instances et de rôles presque au fur et à mesure de leur éclosion.

Le mythe comme théorie qu'Homo produit sur soi en raison du dialecte natif est du reste si inhérent à l'existence hominienne que, bien qu'il soit caractéristique du MONDE 1 non scriptural <9B1>, on en trouve des échos jusqu'en plein MONDE 3, dans les reportages des tabloïds, les feuillets des media, les romans photos. Et plus fondamentalement dans la fabulation et l'affabulation (moralisation) de l'événement que sont les journaux parlés, télévisés et écrits.

b. Le conte

Au néolithique, à mesure que se cadrèrent les images, que se mirent en place les jetons de comptage, que se développa le schématisme générateur <11D>, les mythes aussi durent commencer à se cadrer et connurent donc, peut-on penser, à la fois de premières discontinuités et une première vectorialité. Ainsi glissèrent-ils aux contes (computare, compter), ces "comptes" d'éléments mis en séries significatives.

A ce moment l'implication réciproque de l'hominien et de l'animal était encore intense, du moins si l'on admet la thèse de Marija Gimbutas qui interprète beaucoup de sculpture "Old Europe" comme porteuses de masques animaliers. Et la texture continuait de l'emporter sur la structure. Ceci se confirme jusque dans les productions récentes du conte, telles les Eventyr d'Andersen, qui sont des aventures (ad, venire) de mots saisis phosémiquement - le danois s'y prête bien - avant d'être des aventures de choses et de gens, comme le font croire les traductions anciennes, aussi faussement structuralisantes pour le conte que pour le mythe. (Il est intéressant pour la conception du conte que ce soit une lecture plus texturale que structurale qu'on pratique scolairement aujourd'hui au Danemark.)

A considérer une conteuse verbale comme Shéhérazade, ou un conteur écrivain comme Rabelais, on voit que la texture du corps de l'auteur intervient en ce cas autant que celle du langage. Par quoi, en contraste avec l'extrême sérieux et l'immédiateté du mythe initial, initiatique, le conte marque un premier décollement global d'Homo dans son environnement, contemporain des cadrages de Catal Hüyük <11D>.

c. La fable et le mythe savant

L'entrée en scène du continu distant du MONDE 2 <9B2> devait troubler profondément le statut du mythe tisseur précadré et du conte cadreur. Dans la fable, qu'Esopé inaugure légendairement aux VIIe et VIe siècles avant notre ère, l'animal est devenu un simple porte-parole et un paravent des discours trop subversifs. Comme c'est dans un autre moment de poussée rationaliste, en plein classicisme français, que La Fontaine donna les autres productions exemplaires du genre.

De même, les mythes savants du MONDE 2 n'eurent plus grand-chose en commun avec les mythes initiaux du MONDE 1. Quand dans sa République Platon décrit les idées comme des statues projetées sur les murs d'une caverne par des lampes pour traduire comment les choses d'ici-bas résultent d'éléments rationnels a priori et essentiels, et quand dans le Timée il montre le travail d'un démiurge sur un support pour signifier que les phénomènes naturels résultent de l'impression de formes idéales dans la matière, il s'agit moins cette fois de texture que de structures, et ce sont des structures ontologiques et épistémologiques instantanées qu'il déploie de façon successive pour faire vivant et parlant.

Et, à la fin du MONDE 2, ce sera aussi de structure plus que de texture, et même de structure instantanée et verticale qu'il s'agira quand dans Totem et Tabou Freud présente le pacte social comme fondé sur l'assassinat du Père par ses Fils réconciliés sur le culte de son nom, ou quand dans Moïse et l'origine du monothéisme, il répète la même articulation en montrant Moïse l'Égyptien, disciple d'Akhenaton, assassiné par le peuple qu'il sortit d'Égypte, et confondu plus tard par le même peuple avec le Moïse du Sinaï et des commandements, cette fois pour fonder sur son nom l'unité d'Israël.

Chez Freud comme chez Platon, le mythe habilleur de structures ontologiques, épistémologiques et sociales suit strictement les torons de la philosophie occidentale <16C3>. Il ne diminue pas l'abstraction du propos, il se contente de la réchauffer. Quitte à la gauchir fatalement par la charge affective inhérente à la magie du flou et au suspense de toute narration.

2. L'épopée fondatrice

Dès lors que les empires primaires (Akkad, Égypte, Maya) passèrent du cadrage néolithique du MONDE 1 ascriptural aux sous-cadrages des empires primaires du MONDE 1 scriptural <9B1>, on vit, parmi le cortège de leurs lois, de leurs armées, de leurs tombeaux, de leurs routes, de leurs portes, les mythes et les contes archaïques faire place à ce que les Grecs ont appelé épos, ces paroles (eîpeîn, parler) qui ont trait à des actes et des héros fondateurs et protecteurs (si Herôs est bien apparenté au latin servare, *Herw).

En effet, sertis dans leurs écritures insistantes <14B>, des noms s'intensifièrent et se fixèrent intensément : "Là où il y a des noms je veux mettre mon nom. Là où il n'a pas de noms je veux mettre les noms des dieux", dit à peu près Gilgamesh, il y a plus de 3,5 mA. Le héros fondateur et protecteur est d'abord un nom sonore : "Gilgamesh", "Enkidou", "Adam", "Hava", "AkHileFs", "Rollant", "BHarata", "Aînêas" (trois longues), "Lusiados". Avec saillance et prégnance : Achille-aux-pieds-légers, Andromaque-aux-bras-blancs.

Le héros ainsi nommé et écrit a suscité autour de lui l'épos, la voix forte (*Fep, voix, comme dans vox). Et l'épos a donné le français épopée (epos, poiein, faire un epos), ainsi que l'anglais epos, lequel a le même sens. Et il a donné aussi l'anglais epos, qui désigne une suite de poèmes non formellement reliés autour d'un héros. L'aède épique fait sonner le nom du héros : "karles li reïs, nostre emperere magnés" (-.- // ./././.-), commence Turolde. Il n'est plus un tisseur parolier, comme l'auteur de mythe et de conte, mais un chanteur sous-cadreur, mètreur, arpenteur de vers et de chants sériés, structurateur à la fois du mot, du territoire, du groupe social. (Ainsi, Dumézil a-t-il cru reconnaître dans les épopées indo-européennes un triadisme exprimant et fondant des sociétés à trois classes : le prêtre, le guerrier, l'artisan-paysan.)

Ce que l'aède épique sous-cadre ainsi ce sont naturellement des blocs, comme les noms des héros. C'est-à-dire les forces fondamentales en leurs chocs massifs initiaux. Dans Gilgamesh et Enkidou, résonnent les heurts de la Forêt sans borne et de la Ville ceinte de remparts, et plus fondamentalement ceux de la Mort, "que nul n'a vue", et de la Vie fugace. Plus tard, et plus abstraitement, au sein de la même aire culturelle, dans l'En-tête (beréshit, rosh, tête) du Pentateuque, est rencontré le heurt primordial entre le Jardin de l'obéissance et l'Exil de la connaissance, par quoi l'en-tête devint Genèse. Dans l'Illiade, les Mycéniens de 1300 BC en lutte avec Troie sont l'archétype du choc, vers 800 BC, de l'Asie profonde des empires primaires du MONDE 1 scriptural et du MONDE 2 naissant en Ionie et en Grèce. Pour célébrer la même naissance du MONDE 2, dans l'Odyssée, s'échelonnent les conflits du nouvel Anthropos grec, Ulysse aux mille tours (polumathès), avec les forces riantes et hostiles de la mer et des îles ioniennes parmi lesquelles il prend forme. Dans le Maha-Bharata, la Bhagavat-Gita rend le choc maintenant métaphysique de l'action absorbée et de l'action purifiée (où il s'agit de faire comme ne faisant pas) enseignée à Arjuna par une hypostase de Vichnou. Dans La Chanson de Roland c'est le choc de la féodalité centrifuge et des nouveaux gouvernements centripètes dès années 1100, dans la résurrection archétypale de Charlemagne trois siècles avant. Dans Os Lusitanos s'étend le choc planétaire d'Homo portugais affronté à la nouveauté des Océans du monde.

Ainsi, autour de quelques noms propres et de quelques forces élémentaires, les épopées sont des sommes assez complètes et assez populaires pour instituer le peuple qui les produit, les entend, les répète, parfois dans leurs abécédaires. A voir les gravures au dos des miroirs étrusques, Homère a supporté non seulement la Grèce classique mais les six siècles de l'Etrurie. L'archaïsme est congénital à l'épopée initiatrice : il y a quatre siècles entre Homère et les événements fondateurs qu'il allègue ; trois siècles entre la Geste de Rollant et Charlemagne ; les différentes versions de Gilgamesh s'élaborent sur un demi-millénaire ; la Genèse débute hardiment par : "En-tête Elohim créait les ciels et la terre, la terre était tohu-et-bohu, une ténèbre sur les faces de l'abîme, mais le souffle d'Elohim planait sur les faces des eaux..." (Chouraki). (Si la Chine s'est moins caractérisée par des épopées particulières, c'est peut-être qu'elle a produit une doctrine constante de l'antiquité fondatrice, celle de Confucius.)

La Théogonie d'Hésiode, poème gnomique, a l'intérêt de montrer à l'état quasiment pur le didactisme ébloui des âges épiques. L'engendrement des dieux y est donné selon sa suite anthropogénique : au départ, ce qu'il faut chanter d'abord (arkhômeth' aeidein), les Muses, c'est-à-dire les catégories de signes d'Homo (parole, peinture, danse,

histoire, etc.), qui vaguent sur le paysage (montagnes et sources), comme ses âmes, et "invitent alors à ce que je glorifie ce qui sera et ce qui fut" (ina kleioimi ta t'essomena pro t'eonta", et ce qui alors (dans cette exaltation des signes) prend noms de dieux. Les deux vers introductifs sont : "Des Muses héliconniennes commençons à chanter, Elles qui habitent la montagne grande et divine de l'Hélicon!" Et deux vers conclusifs seront : "Et vous donc maintenant réjouissez-vous (formule de congé), vous qui habitez l'Olympe, Et vous les îles et les terres fermes, et les flots salés entre les deux!"

Alors l'numération des noms divins devient une entrée initiatique, c'est-à-dire une litanie (litanos, entrée). Entrée dans la compréhension d'un paysage, dans la religion de la Grèce entière, dans le MONDE 2. Et cela en ce moment où celui-ci, dans l'étonnement des commencements, est enthousiaste, donc possédé des dieux (tHeos, en), où "anthropos" n'est encore que sous-entendu, et n'existe guère que comme l'étonnement d'un paysage, qui persistera jusqu'au courage victorieux du matin de Salamine dans les Perses d'Eschyle, jusqu'à la résignation émerveillée d'Oedipe à Colonne chez Sophocle.

Vu que les épopées sont nées dans la nomination et dans la scription des héros, l'anthropogénie relèvera avec soi les types d'écritures avec lesquels elles cohabitèrent, ou qui partiellement les enfantèrent <14B-E>. Cunéiforme de Gilgamesh. Hébraïque archaïque de la Genèse. Ecriture transparente grecque de l'Iliade, de l'Odyssée, de la Théogonie. Araméen réintensifié du Mahabharata. Ecriture romane réintensifiée des scriptoria de la Geste de Rollant

3. Le lyrisme

Les héros épiques n'ignoraient pas le cri, - celui de Gilgamesh devant le cadavre d'Enkidou, d'Andromaque pleurant Hector, - mais c'est une lamentation en troisième personne. Chez les lyriques grecs, dont l'étymologie nous dit qu'ils s'accompagnaient de la lyre (lura), Homo va crier en première personne. Inaugurant par là, plus décisivement que l'épopée homérique, le continu distant du MONDE 2.

Il est anthropogéniquement éclairant que le cri hominien ait tourné alors principalement autour de la présence-absence <5A2-4>. Les éclats brefs des vers d'Archiloque s'émerveillent de la présence des îles ioniennes émergeant de l'Egée, et même de la "présentialité" de toute perception en général. La strophe de Sappho n'est si furieuse, et en même temps si longue et si raisonnée que pour exiger des dieux le remplissement de l'absence. L'amour sera le foyer habituel du cri lyrique parce qu'il croise au maximum la présence et l'absence, jusqu'à être dit "present-absent" par le Shakespeare lyrique des Sonnets <5A2b>.

Si les premiers accents du lyrisme hominien s'entendent déjà dès le MONDE 1B scriptural <9B1> du Cantique des cantiques et dans certaines pièces égyptiennes presque contemporaines, il a fallu les "touts" formés de parties intégrantes et la distance scénique du MONDE 2 grec pour que Homo devenu l'Anthropos totalisateur, se perçoive sur l'abîme d'un vide. En tant que psychè-pneuma grecque ; anima-animus latine ; conscientia chrétienne ; âme classique ("N'espérons plus mon âme aux promesses du monde") ; conscience hamiltonienne. Jusqu'à ce que Valéry résume dans Le Cimetière marin toute l'angoisse du continu distant du MONDE 2 : "J'attends l'écho de ma grandeur interne / Amère, sombre et sonore citerne / Sonnant dans l'âme un creux toujours futur". Le continu proche

du MONDE 1 non scriptural n'avait pas été favorable au cri de la présence-absence. Les discontinuités et les hétérogénéités du MONDE 3 ne le seront guère davantage ; rien ne sera plus suspect que le lyrisme dans la seconde moitié du XXe siècle.

Les chocs héroïques de l'épopée finissaient par s'apaiser dans la mort ou dans la vie quotidienne. Après l'immense périple d'Ulysse, lui et sa femme Pénélope se reconnaissent, et le dernier vers de l'Odyssée nous dit : "aspasi/oï lek/troïo pa/laïou /tHesmon i/konto" (c'est dans la joie des retrouvailles qu'ils s'avançaient vers l'institution sacrée du lit ancestral). Au contraire, autour du gouffre de la présence-absence, la blessure lyrique est inguérissable.

Cependant, il ne faudrait pas croire à l'isolement de son cri. Sappho ne se débarrasse jamais des rets d'Athènes. Créant un véritable lyrisme choral, Pindare convoquera toutes les cités grecques autour de son idiolecte abyssal, où se fondent religion, politique et métaphysique pour chanter maintenant des héros non plus archaïques mais vivants et palpables dans le présent de la nouvelle Grèce, tels les athlètes. Jusqu'à interroger à l'aune de la présence-absence Anthropos lui-même, maintenant pleinement déclaré comme Homo totalisateur du MONDE 2. Car le quelque'un total (Holos, Holo-telès, achevé parfait) est tout ou rien, et il est seul : Holos est de la même racine * solFos que solus. Alors, dans la huitième pythique les deux vers les plus terribles de l'Occident ouvriront l'épode 5 de la 8e Pythique : <Les mortels sont> Au jour le jour (ep-èmeroi) / Quoi donc quelque'un (ti de tis)? / Quoi donc aucun (ti d'outis)? / <l'> Homme <est> <le> rêve d'<une> ombre (Skias onar anthropos).

Comme on peut voir dans de pareils vers l'origine proche de la tragédie, il vaut la peine de signaler que, pour la Grèce lumineuse et "formelle" <11F>, l'ombre était le vide, le vain (vanum, vanitas), et le rêve la pensée inconsistante ; proverbiallement, "l'ombre d'un âne" était "un rien du tout", ou "un rien de rien". Quant au membre de phrase : "Ti de ou tis?", il peut se traduire de trois façons : par "Quoi donc n'<est> pas quelque'un?", ou par "Quoi donc est aucun?", ou par les deux sens en un. Cette dernière lecture est sans doute la plus gène, d'autant que dans les manuscrits primitifs les espacements étaient absents, et qu'il n'y a donc rien à tirer du fait que les scribes ultérieurs aient transcrit "ou tis" plutôt que "outis", trop violent pour leurs âmes. En tout cas, il ne faut pas traduire fadement et sentimentalement, comme Puech dans Budé : "Qu'est chacun de nous, que n'est-il pas?" Les Grecs anciens avaient des émotions plutôt que des sentiments, introduits et cultivés par l'intériorité romano-chrétienne. Enfin, précisons qu'à côté d'anthropos au singulier, - leçon la moins probable, donc à privilégier, - ont circulé des versions avec anthropoi au pluriel, - leçon la plus probable, appelée par <brotoi> epameroi, qui précède.

Ainsi dans l'idéal grec de l'holotès (totalité) et de la teleiotès (achèvement), la gloire d'un jeune vainqueur de pentathlon conduisait à la réjouissance (terpnon) "montant en peu <de temps>, et en peu <de temps> aussi tombant par terre (pitnei kHamaï)". Dans le vertige de ce retournement du haut et du bas, la tragédie pouvait entrer en scène.

4. La tragédie

La tragédie montre bien à l'anthropogénie que même un genre littéraire aussi délimité et aussi accompli, le plus accompli sans doute

qu'Homo ait produit, a des racines diffuses et doit beaucoup aux hasards et aux "effets quantiques" de l'évolution, ici sémiotique <16E3>.

Eschyle est né la même année que Pindare, maître du lyrisme choral. Et c'est dans les chants qui accompagnaient l'immolation du bouc aux fêtes de Bacchus, donc dans un exercice de lyrisme choral, que se dégagèrent progressivement un "agoniste", c'est-à-dire un compétiteur, athlète, orateur, puis deux, enfin un troisième (ce nombre très réduit a son importance et ne sera pas dépassé). Les rôles de femmes étaient interprétés par des hommes, lesquels portaient des masques et étaient juchés sur des cothurnes pour que la singularité ne se dégrade jamais en individualité et particularité. Ces agonistes eurent pour fonction d'activer, par dessus la pensée communautaire et sociétaire des choristes, des actions rituelles plus tranchées, et dans le sens du souterrain, car, par opposition aux cérémonies apolliniennes policées, les rites bacchiques étaient des exutoires des profondeurs. A travers eux, les gestes et les paroles de la trag-ôidia (le chant du bouc, oidein, chanter, tragos, bouc) réalisèrent les conditions extrêmes d'Homo, d'autant plus dressé et immense que, depuis Marathon et Salamine, la Perse vraiment écartée, il était devenu décisivement cette fois, comme dans les personnages sculptés du fronton d'Olympie, un tout composé de parties intégrantes selon le destin-parti <5F> du MONDE 2.

Conformément au nouveau regard globalisant désigné par le verbe tHeastHai, la tragédie appela le tHeatron <10G1>. Les choristes, héritiers du lyrisme choral, furent disposés au centre, dans l'orkHhestra circulaire, chargés d'exprimer les questions et les réactions du peuple. Au delà d'eux, et presque à travers eux, s'apercevaient surélevés sur le présentoir de la skènè (scène) le protagoniste et le deutéragoniste, un jour le tritagoniste. Pour ne rien perdre du drame, pour mieux l'analyser-synthétiser à la façon de l'artisan rationnel grec, les indépendants mâles de la Polis (eleFtHeroi) étaient étagés sur des gradins en un demi-cercle embrassant l'orchestra et face à la skènè, en un voyeurisme et un auditeurisme exacerbés, recevant chaque geste et chaque voyelle de la langue la plus vocalique du monde à travers l'air sec et lumineux du pays. Ce dispositif fut si typique du MONDE 2 que, autour de la même racine *tHaF ou *tHeF, de tHeastHai (embrasser visuellement) et de tHaumadzein (admirer, s'étonner), le théâtre (tHeatron) devint le modèle de toute théorie (tHeôria), laquelle consista à mettre quelque chose en tHesis (position) dans la juste distance d'une skènè réelle ou mentale pour mieux le réduire à ses éléments (stoïkHeia), dans une ana-lusis, et le reconstruire à partir d'eux, dans une sun-tHesis <16C>. Car la tragédie se déploya dans le moment philosophique du Noûs (esprit éminemment embrassant) d'Anaxagore, des sophistes et de Socrate. Et ses choreutes énonçaient leurs approbations, réprobations et questionnements dans les chants d'une musique qui se voulait pythagoricienne.

Pour qu'Homo pût aller ainsi au fond de lui-même, dans la plus extraordinaire des dénudations analytiques, il fallut que les iambes presque agressifs des agonistes, - O tek/na Kad/moû toû/ palaï/ néa/ trophè, // Tinas / pot<e> e/drás tas/de moi /tHauad/zete... - s'avancent dans un cadre très réglé de scènes et d'interventions chorales, et que la conclusion du drame soit connue d'avance, pour éviter toute banalisation, toute contingence d'un suspense, et marquer qu'il s'agissait bien de l'essences ou des propriétés spécifique d'Homo. Le drame consistait alors à dégager la péripétie ontologique et épistémologique d'un cas jugé exemplaire (l'assassinat d'Agamemnon par Clytemnestre, la défaite des

Perses à Salamine, etc.), et d'en libérer les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques les plus forts mais aussi les plus organisateurs possibles pour la ville, la polis, représentée par ses décideurs de l'Aréopage et de la Boulè, les politai EleFtHeroï <4A-E>. Les petits vertiges désengagés des lecteurs futurs des tragiques grecs n'ont donc rien de commun avec la "katHarsis", ou purification-purgation-magnification, qu'opéraient leurs oeuvres d'après Aristote. Celle-ci concernait un peuple pris dans le tourbillon de guerres interurbaines terribles, telle la Guerre du Péloponnèse, et ayant à prendre au jour le jour des décisions mortelles, mais trouvant bon, justement pour décider dans ces urgences, de revenir une fois par an, lors des grandes Dionysies, aux derniers retranchements d'Anthropos dans "la terreur et la pitié" par le rite du chant du bouc.

Les catastrophes hominiennes explorées par la tragédie n'ont rien de nouveau. Elles appartiennent aux instances de la famille et aux rôles de la clientèle <1F2>, que les mythes avaient déjà tissés, les contes cadrés, les épopées sous-cadrés : Agamemnon, Antigone, Médée, Les Perses vaincus. C'était aussi l'affolement des singularités organiques et de la présence-absence que le lyrisme avait criées : Philoctète, Hippolyte. Mais il y eut pourtant un thème tragique central, typiquement grec, car il suit de la volonté d'intégrer des "touts" formés de parties intégrantes. C'est l'Hubris, la démesure, la superbe, l'élévation, l'insolence, c'est-à-dire la façon dont certains spécimens hominiens, parce qu'ils sont possibilisateurs, tendent à se porter aux extrêmes, en ce que l'anglais appellera le tragic flaw, le biaisement tragique, glissant au-dessus ou au-dessous des régulations collectives, et en tout cas cherchant un ailleurs plus ou moins absolu, avant d'être vaincus à la fin par le régime plus consistant et plus fondamental de la société ou de la Nature entières.

Les Grecs devenus scholiastes n'ont pris la peine de conserver que quelques tragédies, dont on peut croire qu'elles leur paraissaient exemplaires. Ainsi, dans Oedipe-Roi, pourtant non primé en son temps, s'écroule du plus haut au plus bas l'Hubris par excellence, celle de la clairvoyance, de la claire vue, de l'infailibilité mémorante, judiciaire, morale, qui appartient à l'ethos d'Homo <19B2>. Oedipe avait été jusqu'à percer l'énigme d'Homo lui-même proposée par la Sphynge : "Quel est l'animal à âges différenciés <1E1>, c'est-à-dire qui marche à quatre pattes, puis à deux, puis à trois? - Anthropos". Maintenant il se proposait de percer l'énigme de la peste de la patrie dont il est roi, Thèbes. Or ne voilà-t-il pas qu'il s'était aveuglé sur le plus immédiat : l'identité de son père et celle de sa mère. Son père, qu'il a tué. Sa mère, qu'il a épousée. Ses méprises une fois reconnues, Thèbes sera guérie, mais sa clairvoyance impétueuse n'aura plus qu'à se crever les yeux.

Antigone aussi a pu paraître exemplaire, puisque s'y manifeste l'impuissance d'Homo non seulement à maîtriser les hasards et la nature, qui lui échappent, mais même à édicter les lois (nomoi, partages), qui pourtant semblent relever de sa compétence. Car, devant les cadavres des frères criminels, il n'y a pour la soeur aucun moyen de concilier la loi écrite de la polis, qui leur interdit la sépulture, et celle non écrite de la famille, qui la prescrit. A ce point, il n'y a plus place que pour l'argumentation de Créon et l'entêtement d'Antigone. Quand roule la pierre qui l'emmure, c'est tout le monde, dedans et dehors, qui est muré vivant.

Enfin, Oedipe à Colonne montrait peut-être à ceux qui l'ont transcrit que la tragédie grecque est une prise de position politique toujours révisable, - ce qui convient bien au mélange de rationalité intransigeante et d'urgence politique où elle apparaît. Oedipe revenant pour y mourir à Colonne où il est né et Sophocle lui-même à la veille de sa mort y relisent, après Euripide, les événements d'Oedipe-roi. N'ayant plus rien à perdre, ils peuvent aller aux vérités mourir ultimes : n'ayons pas la vanité de nous attribuer trop d'intentions conscientes ou inconscientes, beaucoup est affaire de hasard ; les dieux n'ont pas à nous imputer ce qui ne relève pas de nous, ni peut-être d'eux ; assurément, l'idéal serait de ne point être né ; sinon, parvenu au terme, que chacun admire les beautés de la lumière et du paysage autour de soi (continuant l'étonnement émerveillé de la Théogonie d'Hésiode), et ensuite s'avance dignement dans le bois sacré vers l'obscurité sans fond, suivi de loin par ses deux filles, après avoir scrupuleusement satisfait aux rites tels qu'ils sont prescrits.

Le remarquable dans le chant du bouc immolé à Bacchus c'est que l'échec y est magnifique. Les béances d'Homo y font son éclat. Ainsi, outre le premier moment stupéfait du rationalisme décidé, la tragédie a-t-elle requis la plénitude du geste, celui des figures d'Olympie, et la plénitude du langage, celui de ces quelques années où les dialectes helléniques passaient à l'état de langue <14 intr> sans avoir encore perdu leur verdeur initiale, qui pourtant pâlit quelque peu d'Eschyle à Sophocle, et surtout de Sophocle à Euripide.

Cette expérience de rationalisme explosif s'est reproduite, au cours de l'anthropogénie, dans d'autres moments de rationalisme ébloui. Shakespeare, entouré d'autres tragiques puissants, intervint autour de 1600 dans ce temps très court où, parmi les derniers éclats du costume et du geste de la Renaissance, le moyen anglais se muait en l'anglais moderne, déjà assez solide et encore assez impétueux pour envisager l'animal sémiotique comme "un rêve raconté par un idiot" sans pourtant rendre fous les explorateurs de ses tréfonds. Le français de 1635, près d'être ceinturé par l'Académie mais libre encore d'impulsions, permit l'intrépidité démentielle de Descartes, dont le Dieu n'avait pas à obéir aux règles de la mathématique, mais aussi de Corneille, lequel, expliquant pourquoi il chérissait particulièrement Rodogune, mère infanticide de ses deux fils par ambition, parle d'une "grandeur d'âme qui a quelque chose de si haut, qu'en même temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent".

Du reste, et ceci touche vivement l'anthropogénie, pour qu'Homo ait produit de créer des tragédies, il fallut que leur force fût un moment acceptée par des foules. Le fait que les vers de l'Orestie aient été suffisamment compris par des centaines de "mâles indépendants" (eleFtHeroï) à Athènes il y a 2,4 mA est un phénomène aussi extraordinaire que leur écriture par Eschyle. En contre-épreuve, les tragédies de Voltaire, écrivain pourtant rusé, démontrent comment, une fois passé un certain état de langue et de geste, la formidable mécanique tragique devient grotesque.

Le statut de la présence-absence, si central dans le lyrisme, a fort varié dans les tragédies. Avec Eschyle et Shakespeare, elle a le foudroiement du "presence makes present" du Richard III. Cependant, Euripide, puis Racine - dont la consanguinité avec Euripide est telle que l'écriture mémorante de Phèdre ("Qu'ai-je dit?") est une réécriture en écho d'Hippolyte - exploitèrent chacun un premier alanguissement du

langage pour créer une tragédie intériorisante, où rôde le "present-absent" du Shakespeare des Sonnets.

En Inde, Sakuntala, qui s'attendrit beaucoup, montre peut-être l'exploitation par Kalidasa d'un semblable assouplissement du sanskrit contemporain en même temps que la dévotion tendre de la bhakti. A moins, tout simplement, que la subarticulation propre à la civilisation indienne ait été peu propice au tranchant absolu du tragique pur. Il faudrait une maîtrise suffisante de la langue de l'époque pour en juger. Déjà prononcer les "oi" de Corneille par "wa" et non par "wè" conduit à l'abêtissement du sens quand Chimène dit : "Tu t'es en m'offensant montré digne de mwè, Je me dwè par ta mort montrer digne de twè."

5. La comédie

Il faut bien voir que la comédie classique, ce chahut chanté (aidein, chanter, kômos, assemblée chahuteuse), est contemporaine de la tragédie finissante, et qu'elle exige une même conception des spécimens hominiens comme de "touts" composés de parties intégrantes, propre au continu distant du MONDE 2 <9B2>, et un même état de langue, quoique déjà atténué. Aristophane (445-387) a encore rencontré Sophocle et Euripide, comme Molière travailla un temps avec Corneille.

Les comédies classiques sortent alors des farces qu'Homo a produites un peu partout. Mais elles les ont développées en des pièces plus ou moins articulées en actes pour activer non plus les failles vertigineuses de la condition d'Homo rationnel, mais ses grincements minimes, que voilait la magnificence de la parole et du geste tragiques.

Ce faisant, elles allaient presque plus droit encore que la tragédie à l'essence d'Homo, et même plus profondément, en remarquant à quel point il était l'animal sémiotique, signé et signant. Et comment, de ce fait, il comportait une folie ordinaire <8J>, dont la tragédie ne gardait que les dérives extrêmes. Et aussi des stéréotypies qui le distribuaient en caractères (kHaratèr, frappe graveuse) : le Hableur, l'Avare, l'Utopiste, le Bretteur, le Procédurier. Ainsi, après Aristophane à Athènes, Plaute et Térence à Rome, Molière en France produisirent des sémiologies en acte.

On peut croire alors, avec Bergson, qu'en faisant rire un public de la disgrâce des crampes sémiotiques, la comédie prêchait a contrario la grâce de la tempérance, ce sfumato indispensable à toute vie de communauté et de société. Et c'est vrai qu'Aristophane valorisa indirectement la "vraie" démocratie athénienne, Plaute la "vraie" république romaine, Molière la "vraie" royauté française. Mais, pour finir, la soeur de la tragédie, ne se fait pas plus d'illusion qu'elle. La scène où, dans Dom Juan, le noble et son domestique échangent leurs habits et ainsi, mis socialement à nu, s'expliquent chacun sur leur foi est la sémiologie la plus pertinente et la plus explicite de la mauvaise foi de toute foi. Mais, redevenus eux-mêmes, ils ne changeront pas pour autant leur façon d'exister.

A la comédie, Homo ne change rien, et se contente de rire de soi. Comme si rire de soi en tant que singularité et en tant qu'espèce était une activité autosuffisante. Comme si cette distanciation passagère faisait partie de son ethos. Comme si faire une certaine sémiologie critique, et par là comique, appartenait à tout système sémiotique comme tel. Dans le MONDE 3 discontinu, qui a remplacé la comédie globalisatrice

du MONDE 2 par la bande dessinée, une revue d'information scientifique comme La Recherche trouve bon de faire une part à des dessins comiques, c'est-à-dire sémiologiques, dans l'esprit BD.

"Nil humani a me alienum puto" (De rien d'humain je ne m'estime étranger), déclara Térence. Et en effet la comédie classique a fait la sémiologie de tous les fonctionnements hominiens. Elle n'a laissé en dehors d'elle que ce qui n'était pas fonctionnement <5A1>, et qui est la présence-absence <5A2>, créée par le lyrisme, et frôlée par le vertige de la tragédie. Cette omission, ou ce refoulement, ou cette forclusion sont éclairants sur la nature de la présence-absence, qui justement est indescriptible, et sur le statut de la comédie, qui, étant sémiologique, ne se meut que dans la descriptibilité. Par la même occasion se précisent aussi les deux modalités majeures du rythme <1A5>, que le lyrique et le tragique incurvent vers le survol et les déhiscences contrôlées, tandis que le comique la comédie exploite ses capacités de convection, de récurrences entraînant, en accord avec les conditions physiologiques du rire.

Les façons dont la tragédie et la comédie concourent leur articulation réciproque montrent les destins-partis d'existence des civilisations <221B4>. Dans la Grèce ostensiblement apollinienne et secondairement dionysiaque, elles se suivaient dans le même lieu au cours d'une même session : une trilogie tragique était suivie d'un drame satirique. Dans la Chine du yin et du yang, l'ordre est inverse : la comédie prélude à la tragédie très stylisée, et a lieu dans la cour d'entrée. Pour l'Angleterre élisabéthaine, elles se compénétraient en un mélange instantané, qui est l'essence de la langue anglaise. Dans la France bienséante aimant à séparer les classes et les mœurs, elles furent des spectacles strictement distincts.

6. Les trois genres historiques

Ni le mythe, ni l'épopée, ni la fable, ni le conte, ni non plus le lyrisme, la tragédie, la comédie ne sont vraiment historiques, même s'ils agitent des événements qui eurent lieu. La naissance de l'histoire fut un événement improbable dans l'anthropogénie. Ce n'est pas qu'Homo auparavant n'eût remarqué quelques suites de faits, mais il les avait notés comme des illustrations d'archétypes. Ce qu'il produisit de plus fort à cet égard fut sans doute, autour de 500 BC en Chine, l'"archaïsme critique" (Jaspers) de Confucius, rassemblant dans les textes chinois antérieurs un corpus exemplaire des rapports entre l'Etat et les lois naturelles <21B1>. En Grèce aussi, vers 460, à la naissance d'Hérodote, il y avait des logographes.

L'histoire décidée supposa le MONDE 2. Car lui il fallut que les groupes hominiens soient eux aussi conçus comme des tous composés de parties intégrantes, et donc contrastant entre eux : les Grecs ne sont pas des Perses, ni des Egyptiens. Ensuite que les temps des verbes indo-européens commencent à rendre non plus des "aspects" des actions (comme encore dans le russe d'aujourd'hui) mais leur situation exacte des actions par rapport au présent de la parole, en instaurant de vrais passés et de vrais futurs. C'est pourquoi la pratique de l'aoriste, de l'imparfait, du parfait, du plus-que-parfait, comme aussi du futur et du futur antérieur grecs fut un avènement violent dans l'anthropogénie. Seuls des "touts" se dressant complets (holos, healthy) dans la lumière, puis perdant leur intégrité de manière d'autant plus catastrophique qu'elle était parfaite (tel est le foudroiement de la mort dans la

tragédie et le lyrisme helléniques) pouvaient engendrer une semblable perception de la durée, avec des instants aussi exclusifs que la disjonction exclusive logique parméniennienne ("l'étant est, le non-étant n'est pas"), non envisageable dans le kamo du MONDE 1A (ascriptural) ou dans le sous-cadrage du MONDE 1B (scriptural).

A quoi, pour que l'histoire naisse vraiment, il fallut ajouter un déclencheur, un grand phénomène croisant géographie culturelle et conflit culturel. C'est ce qui rendit possible l'histoire organique d'Hérodote.

a. L'histoire différentielle

La Méditerranée orientale portait une navigation incessante entre l'Europe, l'Asie, l'Afrique. Elle confrontait deux civilisations, la Perse représentant l'Asie, la Grèce représentant l'Europe. Vers 500 BC elle confronta deux moments anthropogéniques fondamentaux : le MONDE 1 et le MONDE 2 maintenant décidé, en ce que l'on appela les Guerres médiques. Or, Hérodote naît un peu avant 480, donc un peu avant Salamine, à un endroit de l'Asie mineure qui est au centre de ces tensions. Bien plus, où les Grecs eux-mêmes contrastent entre eux comme Grecs doriens et Grecs ioniens, auxquels il appartenait.

Ses *Historiāi*, c'est-à-dire ses recherches, enquêtes, investigations, explorations de voyageur infatigable, ont tiré parti de cette situation remarquable. Pour créer d'abord l'anthropologie culturelle, car, quand Hérodote note qu'en Egypte les hommes urinent assis et les femmes debout, il ne s'amuse pas d'un détail pittoresque, il dégage quelque chose d'essentiel à Homo, animal transversalisant et possibilisateur, chez qui tout est culture, et différences de cultures, jusqu'aux fonctions dites naturelles. Pour créer en même temps l'anthropologie historique, une certaine façon de voir qu'Homo est un mélange indissociable d'événements imprévisibles et de quelques structures prévisibles. En sorte que l'histoire est conte, et que le conte est histoire.

Ce croisement de curiosité et d'admiration exigea une langue particulière dans un moment particulier. A quoi convenait le dialecte ionien, plus vagabondant que l'athénien. Plus paratactique. Moins syntactique.

b. L'histoire causale

Toujours dans la problématique du MONDE 2 totalisateur, une autre guerre illustre, celle du Péloponnèse, allait donner lieu à une deuxième forme d'histoire. De nouveau, cela supposa un remarquable concours de circonstances : qu'un homme ait eu trente ans aux commencements des faits, en 430, et ait vécu exactement jusqu'à leur fin, en 400. Mais encore, comme lui-même le déclare aussitôt haut et fort, qu'il ait pressenti que ce qui se mettait en branle serait le "premier grand événement". Par l'ampleur de son théâtre : le Péloponnèse et l'Egée ; et par l'importance des populations engagées : Athènes et Sparte. Mais aussi par la rationalité calculatrice des combattants, qui ferait que leurs actions soient analysables et synthétisables comme les tragédies classiques de Sophocle et d'Euripide qui se produisirent au même moment. Thucydide décida de suivre et d'écrire ces actions en allant partout au fur et à mesure qu'il le faudrait pour en comprendre les enchaînements, les liens organiques. Comme dans la médecine organique et holistique du MONDE 2 d'Hippocrate, du même âge que lui. Ce fut l'histoire causale.

On y reconnaît les quatre causes de l'artisanat rationnel grec : (a) cause matérielle, dans la géographie des peuples ; (b) cause formelle, dans leurs institutions, (c) cause efficiente, dans les décisions des chefs exprimées par leurs discours reconstruits, (d) cause finale, dans l'explicitation des intérêts poursuivis. Et en plus la causalité archimédienne, puisque l'historien ainsi compris indexe des consécutions d'états de fait, et dégage le caractère obligé (ligare, ob) de ces consécutions.

Grâce aux sophistes, le dialecte attique possédait à ce moment les conjonctions qui lui permettaient de dégager clairement le lieu, le temps, les causes, la conséquence, le but, la concession, etc. En accord avec son projet, Thucydide use de la diction "adversative", et non pas "cousue" d'Hérodote, mais elle tient chez dans les chocs des contenus, non dans les explicitations logiques. Il est contemporain de Sophocle et Euripide, et remplace seulement leurs effets de champ perceptivo-moteurs par des effets de champ logico-sémiotiques. L'histoire a beau être devenue causale, elle n'a pas encore quitté l'étonnement.

c. L'histoire édifiante

Au moment où Homo vira à l'intériorité romano-chrétienne, vers 100 de notre ère, Tacite et Plutarque, presque contemporains, donnèrent les modèles accomplis de l'histoire édifiante. Les *Historiae* du premier furent plus sensibles aux hommes monstres et aux fatalités, les *Vies* parallèles du second aux grands hommes et aux pouvoirs de la liberté responsable.

d. Les fortunes anthropogéniques contrastées des trois genres historiques

L'histoire différentielle d'Hérodote eut des admirateurs mais peu de disciples, sans doute parce qu'elle projetait un jour trop vif sur l'ethos hominien <19>, en montrant la relativité des options culturelles, et en ébranlant par là, malgré le privilège accordé par l'auteur à la civilisation grecque et à la politique de Périclès, toute morale commune. Si l'on excepte Marco Polo, également surpris par les "merveilles du monde", il faudra attendre le XVII^e siècle pour que les *istoriaï* préfigurent la voie sur laquelle s'avanceront *Los Indios de Mexico* de Bartolome de La Casas, *la Relacion de las Cosas de Yucatan* de Fray Diego de Landa, les *Primeros Memoriales de Sahagun*, le *Voyage autour du monde de Bougainville*, *The Golden Bough* de James Frazer, le *Do Kamo* de Leenhardt, les *Indiens Hopi* de Worff, qui sont les enquêtes les plus pertinentes qu'Homo ait accomplies sur lui-même.

L'histoire causale de Thucydide, malgré la même approbation immédiate, tourna court elle aussi, tout comme tourna court la causalité physique d'Archimède qu'elle préparait, et pour des raisons semblables <16D2>. Car, plus encore que la théorie des choses, la théorie d'Homo se défia des indexations pures, exotropisantes, et voulut se maintenir dans l'endotropie de la rhétorique, de de la défense de valeurs et de principes, bref de l'édification de l'anthropos. Il fallut attendre le XVIII^e siècle, et sa critique des pouvoirs établis, pour que l'histoire causale démarre définitivement. D'abord dans l'illusion qu'elle rendait vraiment compte des événements du monde, en distinguant subtilement leurs prétextes, leurs occasions, leurs causes, leurs conséquences, ainsi qu'en traquant les intentions déclarées et secrète des décideurs. Sourde au

fait que "le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face du monde aurait changé".

C'est l'histoire édifiante à la façon des Vies parallèles de Plutarque qui obtint d'emblée le seul succès durable jusqu'à Montaigne, avant que ses ambitions s'étendent des individus aux peuples entiers, comme dans l'Histoire de France de Michelet. Elle fit même bon ménage avec l'histoire causale, supposée démonstrative, et qui se prêtait alors à lui fournir les preuves qu'elle souhaitait, comme dans l'Histoire de Belgique de Pirenne. Rien n'illustre mieux l'ethos hominien que les jeux à travers lesquels l'histoire édifiante et l'histoire causale se combinèrent pour proposer les très véridiques histoires de X, hommes ou peuples. Non par les conduites décrites, mais par les conduites décrivant. Du moins, telle fut la pratique du MONDE 2, dont Hegel, que Kierkegaard appelait le "gaillard historico-mondial", fut le paroxysme.

Les spécimens hominiens du MONDE 3 trouvent sans doute encore des apaisements à lire et entendre des histoires d'historiens. Mais, en même temps, leur perception des effets quantiques de l'évolution sémiotique d'Homo, plus violents même que ceux de son évolution biologique <16E2d>, les ont fort désenchantés à l'égard de l'Histoire majuscule. D'autant que les "grains" et les "sauts" sémiotiques provenant de toute leur Planète les bombardent plusieurs fois par jour à travers les magazines, les radios et les télévisions. Les exotroisant en raison de ce qui leur est transmis, et aussi de l'évidence palpable que l'essentiel ne leur est pas transmis. Et partie parce que, selon l'ethos d'Homo, les directeurs de rédaction demeurent des historiens endotopiques, - sinon leur poste ne leur aurait pas été attribué, - mais aussi parce que tout événement hominien est d'habitude trop plural pour réellement exister.

7. Le roman et la légende

Le roman naquit également dans le MONDE 2, et même tard, parce qu'il supposait un dégagement suffisant hors des emprises du groupe, de ses mythes, de ses grands hommes et événements archétypaux <22A2>, de ses contes, pour donner libre champ aux possibilisations <8> de l'imaginaire, compris comme un mélange d'imaginations et de fantasmes <4H>.

Au Ier siècle de notre ère, le Satiricon de Pétrone s'inscrit encore dans le carcan gnomique d'un roman d'initiation, et ce n'est qu'avec l'intériorisation romano-chrétienne du IIIe siècle que Daphnis et Chloé, sans laisser d'être didactique, se répand dans un grec aussi égal que les sentiments qu'il véhicule. Les romans du Moyen Âge et même de la Renaissance demeurent des cycles épiques. Enfin, le roman dit moderne naquit de la liberté de choix du XVIIe siècle, puis de la liberté autoconstructrice du XVIIIe siècle, pour devenir, de Cervantès à Dostoïevski, le grand moyen de l'exploration psycho-sociologique d'Homo dans la dernière partie du MONDE 2.

Depuis, il a même convenu aux approches fenêtrantes-fenêtrées du MONDE 3, et en particulier au refus de séparer rêve et réalité, ici et là-bas, maintenant et avant, maintenant et après qui anime le XXe siècle, depuis l'Ulysse de James Joyce jusqu'à l'Autono del Patriarcha de Gabriel Garcia Marquez et les Satanic Versus de Salman Rushdie, dont l'anglais mâtiné d'arabe et d'hindi croise Orient, Moyen-Orient et Occident, hindouïsme, islam et christianisme, ici-bas et au-delà.

L'anthropogénie n'oubliera pas la place des légendes, ces "choses qu'il fallait lire" (legenda, legere au gérondif), entre histoire et roman. Ce furent des récits d'autant plus digressifs qu'ils étaient aimantés par un thème central fort et saillant, et censé réel. Objet symbole (Graal). Acte symbole (Faust). Instinct incarné (Dracula). Hommes insignes : empereurs, comme Charlemagne ; saints, comme François d'Assise. Les vies de saints lues à matines furent les legenda qui créèrent le mot.

La légende, qui convint aux fluctuations du Moyen Age entre MONDE 2 et MONDE 1 <11H2>, frappe par le glissement général du nécessaire au contingent : ni sa phrase ni son récit n'ont cette structure théogonique ou anthropogonique imperturbable par laquelle le texte épique réalise la société et le monde qui le porte. Elle n'a pas non plus la cohérence narrative ou psychologique du roman. On croirait alors à un genre lâche si, dans les années 1850, la suite de légendes qu'est La Légende des siècles de Victor Hugo n'avait démontré que le "légendaire", - l'adjectif venait d'être introduit par Chateaubriand, - est la pratique la plus puissante inventée par Homo pour se saisir lui-même de l'extase au sarcasme.

8. L'autobiographie et l'épistole

Enfin, Homo du MONDE 2 devait produire la tentative de psychosociologie ultime qu'est l'autobiographie, où un "ipse" latin, un "moi-même" français, un "myself" anglais <18> tentent de se nouer ou du moins de se rassembler comme événement. Le titre de "confessions", ou aveux confessés (fateri, cum), convient assez en ce cas.

Pour leur départ chez Augustin, les Confessiones nécessitèrent une coïncidence historique extraordinaire : qu'un "ipse" vît crouler sous l'invasion barbare l'empire le mieux établi qui fut jamais, celui de Rome ; qu'il se sentît chargé de fonder définitivement la nouvelle cité destinée à remplacer cet empire ; que son existence l'ait conduit à faire presque toutes les expériences d'Homo, de la sensualité africaine la plus vaste et la plus chaude à l'ascèse romaine et néoplatonicienne la plus rationnelle ; qu'en lui Homo, devenu personne, ait dialogué avec Dieu lui aussi, devenu personne ; que tant de tensions l'aient invité à mémorer non seulement les strates du monde, dans la vision d'Ostie, mais les stades de l'existence conçue comme une suite de conversions ; qu'il ait hérité du latin classique dans un état où il pouvait non seulement exprimer sa croyance mais l'établir et l'entretenir. C'est un concours presque aussi extraordinaire de langue et de circonstances, dans les premiers craquements ultimes du MONDE 2, qui a porté les deux autres accomplissements majeurs de l'autobiographie que furent les Confessions de Rousseau et les Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand.

L'epistola latine répondit bien à l'intériorité romano-chrétienne <10H>, avec sa pratique consécutive de l'amitié d'échange. Elle fut une autobiographie au jour le jour, qu'Homo occidental, soucieux de s'intégrer en un "tout", prit même l'habitude de réunir en oeuvre pour donner consistance à un "sujet" d'oeuvre <18F2>, depuis Pline le Jeune jusqu'à Sévigné et Voltaire. Pour finir par organiser les lettres dans les monuments ciblés que sont les correspondances, et leurs chants amébées. Celle de Wagner et de Louis II de Bavière déploie les virtualités créatrices du genre.

9. La harangue

Très tôt et toujours Homo a dû former des cercles autour de la parole d'un de ses congénères quand celle-ci passait à son régime intense qu'on appelle "littérature". Dans cette situation, profération (fari, pro) marque l'affrontement de l'interlocuteur ; éloquence la parole comme jet indexateur (loqui, ex) ; harangue à la fois l'arène (vieil italien aringa) et l'attroupement (vieil allemand heri et hring). C'est dans harangue français et anglais que tous ces aspects résonnent le mieux. Courant du plus populaire et plus verbal au plus savant et plus écrit. Des harangères de Villon ("De Petit Pont deux harengères") à Isocrate, Démosthène, Bourdaloue, Churchill.

En bonne logique, il eût fallu signaler la harangue avant toutes les autres pratiques du langage intense, tant elle est initiale. Mais son signalement en conclusion invite à vérifier comment il n'y aurait eu ni mythes, ni contes, ni fables, ni tragédies, ni comédies, ni histoires sans sa pratique très crue et vivace de l'indicialité <2A>, de l'indexation <3A>, du rythme convectif <1A5>, des effets de champ logico-sémiotiques et perceptivo-moteur <4A-E>. Norden commençait Die Antike Kunstprosa par l'évocation d'un harangueur maraîcher du Midi.

* * *

En parcourant, aux fins de l'anthropogénie, la théorie qu'Homo a produite sur lui-même dans ses pratiques de dialecte intense, ou "littérature", nous venons de parcourir ce qu'on appelle souvent les genres littéraires. On aura observé que ceux-ci forment un ensemble assez organique, avec des limites de performances et des étapes de développement très sensibles en Grèce, à Rome et en France, où les caractères du MONDE 2 ont été le plus visiblement poursuivis et apparents. C'est pourquoi nos exemples furent si grecs et si français.

Le passage du MONDE 2 au MONDE 3 a moins altéré jusqu'ici les genres littéraires que les genres musicaux, picturaux, sculpturaux, chorégraphiques. C'est peut-être qu'ils sont très étroitement liés aux structures et textures des dialectes qui la portent. Et que ceux-ci, pour des raisons qui tiennent à leur nature, ont atteint leur puissance définitive il y a 2,5 mA environ <13H>.

C. LES PSYCHOSOCIOLOGIES SECTORIELLES D'URGENCE

Certaines productions d'Homo comportent des conflits dans la mesure même où elles sont hominiennes. Ces conflits invitent à une pratique systémique mais aussi à un minimum de thématisations systématiques, donc de théorie d'Homo comme tel <16A>. Du reste, on les situe aujourd'hui dans les "sciences humaines", par opposition aux "sciences de la nature", que nous avons envisagées dans la théorie des choses.

L'anthropogénie retiendra quatre de ces théories, dont on peut dire qu'elles sont des théories d'urgence concernant certains secteurs de la vie hominienne courante. (1) Les théories esthétiques naissent des conflits à propos des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques. (2) Les théories économiques affrontent les conflits suscités par les marchandises (merces, échangeables), et en particulier par l'échangeur neutre, la monnaie. (3) Les théories politiques, juridiques, morales rencontrent les conflits des instances et des rôles <1F2>. (4) Les grammaires, qui ont de-ci de-là viré à la linguistique,

ont été mises en place en raison des conflits de l'interlocution écrite (grammata, lettres). - Cet ordre des urgences est quelque peu artificiel, mais pas entièrement.

1. Les théories esthétiques et érotiques

Le couple du laid et du beau a été rencontré dès les chapitres sur les bases d'Homo, tant il tient aux sélections biologiques et sémiotiques de l'espèce. Il a été source de conflits d'autant plus violents que chez Homo il engage des effets de champ logico-sémiotiques et surtout perceptivo-moteurs fixateurs, dynamiques et excités <4A-E> qui situent les objets dans un imaginaire <4H>. Le beau et le laid, qui trouvent des expressions dans toutes les langues connues, a donc imposé presque toujours et partout un début de théorie esthétique, et indirectement de théorie d'Homo. Avec pourtant un grand contraste entre le MONDE 2 et les autres.

a. L'aise esthétique hors du MONDE 2

Les peintres chinois des XI^e et XII^e siècles, répétés avec vénération par leurs successeurs, ont fait sur les effets de champ logico-sémiotiques et surtout perceptivo-moteurs de la peinture chinoise des remarques abondantes et pertinentes. De même, il y a un demi-siècle, un sculpteur Dogon pouvait expliquer à Jean Laude que, pour réussir une sculpture pourtant très peu anatomique il faisait déambuler longuement devant lui une jeune femme très belle afin, expliquait-il, de capter les rythmes cosmiques <1A5> qu'elle suscitait et qui feraient le thème essentiel de sa statue. Les calligraphes arabes ont toujours accompagné leur pratique des propos les plus fondamentaux. La musique, la danse et la parole ont déclenché quasiment partout des commentaires franchement cosmologiques. Et dans les moments où l'Occident échappait partiellement au MONDE 2, comme au XI^e siècle, on voit Suger, moine, ministre et régent, dresser à Saint-Denis une église abbatiale dont chaque plein et chaque ouverture sont une théologie pétrifiée. On en dirait autant des constructions contemporaines des Chartrains.

On le voit, ces théories ne se limitent pas à la vie artistique et débouchent sur la vie la plus courante. Les Zim-Naga des Indes expliquent que, s'ils parfument et parent constamment leur corps, c'est pour que leur esprit s'y plaise et ne le quitte pas.

b. Le malaise esthétique du MONDE 2

Le MONDE 2 n'en paraît que plus singulier. En pratique, il a produit de nombreuses oeuvres d'art insignes, et les Grecs ont inventé l'adjectif kaloskagathos (beau et bon), et même le substantif kalokagathia pour désigner la fusion des beautés physiques et morales. Mais pas d'esthétique au sens où il y a une éthique, une logique, une poétique, une musique. Sans doute l'ontologie et l'épistémologie de l'adéquation de l'Etre et du Logos ne pouvaient que rendre suspect tout ce qui débordait le discours véridique fixé par une écriture transparente <14D>.

Si, dans l'Ion, Platon apparente la poésie à un enthousiasme, c'est-à-dire à une inhabitation par le dieu (tHeos, en), c'est en définitive pour chasser, réellement ou ironiquement, le poète des cités bien gouvernées. Les propriétés littéraires sont classées par Descartes dans le champ du plaisir, et Boileau les qualifie crûment "d'ornements

égaies". Pascal s'étonne de l'admiration que provoque la peinture par des copies "dont on n'admire point les originaux". Rien là qui rappelle la théorie de l'acte pictural ou poétique comme accomplissement des rythmes cosmiques, à la façon des Chinois et des autres civilisations. Seule la musique fit exception chez les Pythagoriciens, sans doute parce qu'elle n'avait pas de contenu désignatif invitant à distinguer le vrai, le vraisemblable et l'illusion.

Aussi fallut-il les premières fissurations du MONDE 2 pour qu'en 1750 Baumgarten parle d'une théorie nommée Aesthetica, puis pour que Kant, qui emploie d'abord tout autrement Aesthetik dans l'esthétique transcendantale de sa Critique de la raison pure, l'impose avec son sens actuel dans sa Critique du Jugement. Alors enfin, le romantisme commença à proposer les premières définitions fortes de l'oeuvre d'art dans le cadre de l'Occident. Les post-kantiens écoutèrent la musique comme l'expression de "sentiments transcendants" ; Hölderlin vit affleurer dans le langage poétique l'être de l'étant ; Hegel définit l'art comme l'apparition sensible de l'Idée (das sinnliche Schein der Idee), au sens absolu d'Idée concrète ; Heidegger reprend Hölderlin devant les chaussures de Van Gogh ; des commentateurs récents inversent ce propos en faisant de l'art l'expérience thématique de la fragilité de l'être de l'étant, de la différence, de l'altérité, des dérives.

Plus encore que sur la théorie des fins de l'art, c'est sur celle de ses moyens que le MONDE 2 fut mal à l'aise. Son ontologie et son épistémologie du discours adéquat ne trouvèrent de place convenable ni pour les propriétés du rythme, ni pour les effets de champ et les partis d'existence en tant que réalisations de topologies, cybernétiques, logico-sémiotiques singulières <5F>. Il ne resta guère alors qu'à convoquer des mots creux se référant aux désirs de "touts" composés de parties intégrantes : équilibre, harmonie, juste proportion, vie organique, bon goût, clarté, simplicité, intérêt, ampleur, profondeur ; voire, depuis Baudelaire, le bizarre, dans la sensibilité dite moderne, cherchant au crépuscule du MONDE 2 à échapper à la clôture des "touts". Même Valéry, aussi sensible que Mallarmé à la dimension phonosémique du poème, l'exprima de la façon la plus malencontreuse, titrant "le son et le sens", alors que le son en ce cas est justement un sens, et parfois le sens principal.

Du même coup, le MONDE 2 fut incapable de cerner la singularité proprement artistique des oeuvres, et dut se contenter de les dire "enlevées", "virtueuses", "savantes", "pleines de force", "surprenantes", "fascinantes", "délicates", "sensuelles", etc. Pour le reste, sous l'influence de l'intériorité romano-chrétienne <10H>, il se tourna vers les vies des artistes, produisant d'innombrables histoires de la peinture, de la littérature, de la musique où il est question de dates de naissance, d'amours, de succès et d'oublis, quand ce n'est pas d'influences subies, ou encore de classements en "classiques", "romantiques", "réalistes", "naturalistes", mais jamais, sinon par la bande, de "sujets d'oeuvre" <17F2>, donc de sujet pictural, sculptural, architectural, langagier, musical, dansé . La ferveur biographique fut favorisée par le fait que les tous composés de parties intégrantes du MONDE 2 exigeaient des génies rares. Et dès l'antiquité, et surtout depuis les Vies de Vasari, les humeurs et la psychopathologie des artistes tinrent plus de place que les problèmes spécifiques de l'art, mises à part quelques très mondaines "querelles des anciens et des modernes".

A ce train, la théorie de l'art du MONDE 2 devait au XXe siècle produire des essais psychanalytiques, rencontrant à chaque pas le

complexe d'Oedipe ou le nom du père, tandis que des essais structuralistes se félicitaient d'avoir remarqué que dans Les Chats de Baudelaire les adjectifs, les substantifs et les verbes n'étaient pas répartis au hasard. Or, comme Freud en avait intelligemment prévenu, ce n'est pas parce que les plis d'une robe esquissent une forme de vautour, symbole maternel, que La Vierge et l'Enfant de Léonard est une production d'art extrême et non une croûte. Et Jakobson, si on l'avait poussé, eût sans doute convenu que ce n'était pas parce que The Raven comptait des allitérations et des assonances que c'était un chef-d'oeuvre, et moins encore une oeuvre d'Edgard Poe.

Tous les peuples ont su cela toujours, et il a fallu les conditions très spéciales de l'ontologie et de l'épistémologie réaliste du MONDE 2 pour le rendre aveugle, sourd et gourde à la phonosémie, jusqu'à proclamer pour finir "l'arbitraire du signe". Au point, au XVIIe siècle, de favoriser naïvement les copies, lesquelles pourtant prouvaient qu'on peut reprendre exactement la structure d'une oeuvre sans pourtant qu'elle existe comme art, affaire en définitive de texture.

Il se pourrait que l'actuel passage à l'ingénierie généralisée du au MONDE 3 guérisse cette carence théorique occidentale, moyennant des lumières venant de la mathématique, de la neurophysiologie, de l'évolution des vivants, des effets "quantiques" d'Univers. Par exemple, des remarques du mathématicien René Thom sur les "états excités" des systèmes artistiques, et qui visent ce que l'anthropogénie appelle rythme et effets de champ, semblent appartenir à une approche où enfin serait dit quelque chose de ce dont il s'agit.

Cette vue des esthétiques dispense l'anthropogénie de s'attarder sur les érotiques, qui montrent la même opposition entre le MONDE 2 grec et le reste. D'une part, les érotiques taoïstes très raffinées de la Chine des Tang et des Song alors au sommet de leur pratique et théorie picturales, ou encore les érotiques yoguistes et civaïstes de l'Inde fusionnant sculpture, métaphysique, extase, société policée, ou encore cherchant à faire de la société policée une extase contrôlée. D'autre part, en raison du réalisme ontologique et épistémologique de l'Occident <18B3cdh>, ses érotiques cantonnées dans l'entertainment mécaniciste (Contes de Boccace) ou géométrisant (Les Bijoux indiscrets de Diderot), et plus souvent encore dans la virtuosité de l'allusion verbale (Contes de La Fontaine).

2. Les théories économiques

Dès l'examen des bases d'Homo, l'anthropogénie a dû remarquer combien il est possibilisateur et échangeur. Echangeant sans cesse (a) des biens de survie et des sécurités, (b) des objets de plaisir, (c) des signes d'alliance, (d) des signes de prestige, (e) des clivages, (f) des forces de production, (g) des rapports de production. Ces échanges sont souvent orageux, et ils ont ainsi demandé des théories économiques, partie essentielle de la théorie d'Homo.

On peut en voir de premiers linéaments dans les grottes peintes, où, à l'occasion de la chasse, se montrent des pratiques systémiques, mais aussi une première systématique de l'échange <10D>. Le chasseur des origines ne se perçoit pas devant une proie à consommer brutalement. Entre jeu et poursuite, que rendent le français gibier (chasse) et mieux encore l'anglais game, il participe avec son lui à une même Nature commune, où chacun vit en consommant les autres et en étant consommé par

eux. L'ordonnancement précadré des images rupestres montre une autoperception d'Homo comme échangeur chasseur cosmique et cosmologique.

Ce sont ces tractations (fréquentatif de trahere, tirer en sens divers) entre l'homme et la bête qui se retrouvent, rédupliquées au néolithique, entre chasseurs et chasseurs de groupes différents, cueilleurs et cueilleurs, artisans et artisans de groupes différents, selon des protocoles décryptés par Mauss dans son Essai sur le don, où l'on voit l'échange fonctionner cosmologiquement non comme troc, mais comme double don.

Il importe alors de savoir ce qui est échangé là en profondeur et ce qui est échangé en surface. Le pasteur des sociétés africaines traditionnelles augmente-t-il son troupeau pour avoir plus de richesses, comme le croirait un économiste actuel naïf, ou pour avoir plus de femmes en échange de ses bêtes, comme le pensent d'ordinaire les anthropologues de terrain? Les mêmes ambiguïtés affectent les rapports entre les "richesses" et les grades en Polynésie.

Une nouvelle théorie d'Homo échangeur prit corps quand l'artisan cadreur du néolithique et surtout l'artisan sous-cadreur des empires primaires rendirent plus familier l'échangeur neutre, la monnaie. Du coup il ne s'agissait plus d'une vicariance entre des échangés et échangeurs concrets (crescere, cum), comme dans l'échange-don, mais d'une équivalence abstraite, dans la fascination de la "thématisation pure d'autre chose" inhérente au signe <2A>, et qu'on ne manquera pas de rapprocher des théories de la transcendance (Hammourabi, Akhen-Aton), qui, à travers la pratique des écritures comptables intenses <14B,E>, naquirent à la fin de ce temps.

Cependant, l'échange était encore là sous-cadré, et n'avait pas sa pureté volatile. Avec le passage au continu distant du MONDE 2, précédé par les écritures contractuelles phénicienne, araméenne, hébraïque archaïque, les spécimens hominiens des villes grecques d'Ionie furent frappés par l'amoïbestHaï, l'action-passion d'être payable en retour, d'être échangeable et convertible absolument. La portée de l'échangeabilité pure, à la fois économique et cosmologique, fut aussitôt repérée et exprimée dans une phrase décisive d'Héraclite : "Toutes choses (ta panta) <est un> échange-convertibilité (amoïbè) du feu, et le feu est au Tout comme les biens utiles (kHrêmata) sont à l'or, et l'or est aux biens utiles." Voilà pour l'anthropogénie l'occasion de remarquer que les intuitions métaphysiques sublimes (panta reï, tout coule) sont souvent proches de situations économique-sociales neuves, et par là frappantes. L'occasion aussi de vérifier la persistance des torons philosophiques, puisque le feu qui entre ici comme échangeur absolu est du même coup la figure du désir grec, qui persistera à travers les deux millénaires et demi de l'Occident, à la fois manque-appétit et satiété, jusqu'au Lust allemand : To pûr (le feu) kHrèsmosunè (appétit par manque) kaï (tout à la fois) koros (satiété). On observera que kHrèsmosunè et kHrêmata sont de même racine *kHer (manier).

Mais le continu distant du MONDE 2 invitait aussi à ressaisir les échanges dans des partages (nomoi, nemein, partager) permettant de distribuer le cours des "choses" en des tous composés de parties intégrantes. Selon les échangeables de la civilisation méditerranéenne du moment, les tous envisagés par prédilection furent les oikoï, les maisons, plus exactement les grandes maisons groupant les instances des consanguins et les rôles des clients (clinantes). Il y eut un substantif

spécial, l'oïkonomia pour désigner l'intendance des flux (nomos) de pareille Maison (oïkos), puis toute organisation et distribution en général ; dans un milieu où tout devenait aussitôt théorie, Xénophon en fit un traité sous le titre d'O oïkonomikos (logos).

Lorsque la cité grecque devint l'empire romain, les flux économiques s'élargirent jusqu'aux extrémités de la Méditerranée, et, en concordance avec l'intériorisation romano-chrétienne et l'idée de liberté du salut <10H>, les échanges commencèrent à montrer la dimension désirante du choix hominien. Chez Quintilien, oeconomia visa tout arrangement, toute disposition heureuse (dans une oeuvre littéraire), comme il convenait à ces grands compatibilisateurs que furent les Latins.

Le caractère désirant de l'échange se renforça décisivement quand Homo occidental chrétien, après l'An 1000, commença de se percevoir cocréateur, et donc investisseur, dans des anticipations à plus ou moins long terme. Cependant, selon les exigences du MONDE 2, il y eut alors un effort extravagant de rationalisation de l'investissement désirant. Les théologiens martelèrent l'affirmation que, sauf perversion (vertere, per), le désir résulte de la volonté (velle, vouloir, désirer), laquelle a pour cause finale le bien, et est même la faculté d'optimisation des biens. On illustra même cette mécanique par l'appât animal : Buridan expliqua qu'un âne qui se trouvait à égale distance de deux bottes de foin également désirables, mourrait d'inanition, ne pouvant choisir. Ainsi le vendeur, l'acheteur, l'investisseur, donc Homo en général, furent-ils compris comme des optimisateurs de gains. Max Weber a écrit un classique sur les rapports entre l'éthique du capitalisme et l'esprit du protestantisme ; un autre classique serait à écrire sur le primat de la cause finale et de la théorie de la volonté rationnelle d'Homo optimisateur dans la théorie économique occidentale.

Le modèle de la vente et de l'achat rationalisables se confirma quand, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, les nouvelles nations supposèrent des comptabilités nationales. Les fonctionnaires auprès des ministres, et les ministres auprès des rois, durent répondre du bien fondé de leurs décisions. Et Homo bourgeois rationaliste se découvrit l'animal comptable, anxieux d'indexer comme des indexables les biens, les services, les flux de monnaies, en d'autres mots de leur appliquer la méthode archimédienne, qui triomphait en physique <16D>. Enfin, dans le moment décisif que fut le passage de la manufacture à l'industrie grâce à la machine à vapeur, le mot economics apparut en 1792 pour désigner une science "concerned chiefly with description and analysis of the production, distribution and consumption of goods and services" (Webster's). Cette naissance fut strictement contemporaine des déclarations de Laplace voulant qu'en physique on puisse déduire tous les états futurs d'un système à partir de l'indexation (archimédienne) de la vitesse, de la position et de la direction de ses particules. En même temps les Etats-Unis et la France proclamaient des déclarations et constitutions qui les établissaient comme "Etats de droit".

Dès lors, une demi-dizaine de théories économiques s'enchaînèrent plus ou moins dialectiquement entre 1800 et 1950, et formèrent un corps de doctrine classique : Smith, Ricardo, Marx, Walrass, Keynes, etc., qui s'inscrivit dans les torons philosophiques du MONDE 2 <16C3>. Ici, cherchant la "valeur" (objective) des marchandises puis du travail comme s'il s'agissait d'essences et de substances. Là, supposant que les acheteurs et les vendeurs cherchent à "optimiser" leurs gains, selon la théologie médiévale de Buridan et une théorie de l'action volontaire,

donc supposant la possibilité de définir des moyens à des fins déterminables, remontant à Platon et Aristote. Partout faisant profession d'une morale se proposant de mettre ou de maintenir en santé les Nations perçues comme des tous composés de parties intégrantes, donc organiques. Dans cette vue il y avait un sens à distinguer fermement la production, la consommation et la production, et à considérer l'agriculture comme le primaire, l'industrie (légère et surtout lourde) comme le secondaire, les services et l'information comme le tertiaire. Surtout chez Keynes, la monnaie devint un bien à part, activateur économique général par son volume, autant et plus que possession particulière.

Le MONDE 3 affronte sans doute la théorie économique à des données très différentes : (a) des flux de monnaie volatile, informatisée et en échanges planétaires, devenue largement autarcique du fait que leur volume excède de trop loin les réserves des banques nationales pour que celles-ci puissent fort les contrôler ; (b) des possibilités de communications directes et instantanées entre producteurs et consommateurs qui en bien des cas disqualifient la hiérarchie de la distribution ; (c) un télétravail créant un marché international de travaux réticulaires, en puzzle ; (d) la pression des rapports entre la population et la consommation mondiale et la destruction des équilibres écologiques et sanitaires. Etc. - L'ensemble de ces nouveautés rendent les comptabilités, les prévisions, les planifications particulièrement difficiles. Elles rendent particulièrement obsolètes les nations "souveraines", déjà disqualifiées par la transnationalité de l'information, des techniques de pointes nucléaires et biologiques, des sauvegardes écologiques et sanitaires.

Dans le moment du passage maintenant accéléré entre MONDE 2 et MONDE 3 <9C>, la théorie économique se propose moins alors de trouver de nouveaux artifices (algorithmes) pour calculer mieux de grands flux déjà identifiés, - monnaie, travail, bien produits, instruments de production, salaires, etc. - que de s'exercer à des tâches plus périlleuses. (a) De repérer tant bien que mal les nouveaux flux qui se mettent en place, par exemple ceux des cartes de crédit. (b) D'identifier les qualifications cybernétiques de ces nouveaux flux, qui tiennent dans des formules du type suivant : du "hiérarchique" au "réticulaire" ; du "transformationnel" à l'"incrémentiel" ; du "bigframe" au "groupware" ; de l'"intensif" au "soutenable", etc. (c) De requalifier et éventuellement de redéfinir les flux survivants en raison des nouveautés émergentes. (d) De reconsidérer ces devenir particuliers dans le cadre général de l'évolution biologique (et sémiotique), dont le caractère "quantique" et "événementiel" est chaque jour plus partent <16E2d>.

Le virage entre MONDE 2 et MONDE 3 fait bien voir combien la théorie économique est une partie de la théorie d'Homo. Avec ceci de particulier que les spécimens hominiens croyaient jusqu'ici savoir ce qu'était leur espèce, donc ce qui était bon pour elle, donc ce que devraient être des rapports économiques sains ; ils édifiaient des théories économiques en conséquence d'une morale, qui elle-même dépendait d'une ontologie. Au contraire, la situation récente est ostensiblement menée par des techniques nouvelles explosives - l'informatique, l'imagerie, la génétique, la physique nucléaire. Or, d'une part, celles-ci sont planétaires, ce qui fait éclater les nations souveraines et même les localisations en général, et d'autre part elles créent un temps radicalement évolutionniste ou événementiel. En sorte qu'au lieu de pouvoir théoriser l'économie en invoquant une définition préalable d'Homo jugée par eux évidente, comme les villageois ou les bourgeois (habitants

de bourgs) d'autrefois, les spécimens hominiens se trouvent devant des techniques délocalisantes qui redéfinissent d'autant plus Homo qu'il est devenue autoconstructor, et le faisant paraître alors pour ce qu'il a toujours été, mais sans le savoir : un état moment d'Univers.

En même temps, le MONDE 3, habitué aux approches fenêtrantes-fenêtrées <10M,11J>, suggère une autre épistémologie de la théorie économique, où toute proposition économique se sent indémontrable archimédiennement, et pourtant non inutile si remarque au départ qu'elle manipule des champs de possibilités graduées dans un certain espace (cet espace pouvant être des groupes sociaux) et dans certaines limites de temps ; c'est ce que couvre quelque peu la notion anglaise de trends (tendances).

Il y a une contradiction comportementale inhérente à la théorie économique, et qui qui tient à son objet. D'une part, les flux économiques comportent la monnaie, et celle-ci suggère l'idée qu'elle est un certain étalon ; et cet étalon invite à croire qu'il est strictement indexable (cf l'attachement des salariés à leur salaire nominal plus qu'à leur salaire réel) ; en sorte que les éléments de l'économie (biens, travail, loisir), invités à se comparer à cet étalon, apparaissent archimédiennement indexables eux-aussi. Mais en même temps tout élément économique est en relation multifactorielle avec des environnements, qui eux-mêmes sont multifactoriels en chaque point, en sorte que toute affirmation économique, si modeste soit-elle, est archimédienne indémontrable. Son formalisme mathématique peut être cohérent ou du moins consistant, mais le dictionnaire qui le relie aux faits observés est non seulement approximatif mais très largement non pertinent.

Ainsi, les théories économiques contiennent un bluff considérable, comme le montrent assez les prévisions ante factum et les explications post factum qu'elles produisent. Elles ne sont pas inutiles pour autant, et sont même indispensables dans certaines sociétés. Ceci va se retrouver pour les théories politiques.

3. Les théories politiques

Le domaine politique est plus insaisissable encore que le domaine économique. Les conflits "groupaux" apparaissent dès les primates supérieurs, auxquels appartient Homo, en particulier à l'occasion des instances familiales <1F2> qui situent le mâle dominant, les mâles soumis, la mère, les soeurs, les frères, les jeunes adultes, tous ayant leur place dans le territoire, mais avec quelque permutabilité, qui ajoute à la tension. Les notions de leadership et de soumission sont devenues classiques pour désigner ces rapports.

Ces tensions primatales, avec leurs jacassements, se sont multipliées dans les groupes hominiens pour de multiples raisons. Déjà la collaboration manuelle ajoute aux instances de la famille les rôles de clients (cli<n>ants) <1F2>. Ensuite, les signes introduisent partout leurs distinctions <3A>, et donc là où régnait le couple animal de l'exclusion (claudere, ex) et de l'admission (mittere, ad), ils établissent le couple de l'interdiction (dicere, inter, dire entre) et de la permission (mittere, per, envoyer à travers l'interdit). Ainsi, l'inceste, chez les primates supérieurs, est exclu entre mère et fils, tandis que, dans les sociétés hominiennes, il est interdit entre mère et fils, interdit ou permis à des degrés divers entre frère et soeur selon les rangs (Egypte), selon les âges de la vie (Islam arabe).

a. Les théories du pouvoir

Du reste, les conflits groupaux redoublent chez Homo en raison de la multiplicité des forces que les parties contestatrices peuvent exploiter. C'est la force brute attisée par la tactique et la stratégie (milices et polices diverses). C'est l'étalement ou la supposition de la richesse. C'est le prestige, c'est-à-dire les mille filets physiques et surtout sémiotiques qui permettent d'enfermer des individus et des collectivités dans ses rets (praestigium, stringere, prae). Enfin, ce sont les indexations émises par le regard, la voix (le dictator est celui qui dit intensément, dictare), les membres, la stature entière, et dont nous avons assez vu qu'elles sont des mélanges inextricables d'analogie et de digitalité, de plein et de vide, de tranché et de vague <3F2>, moyennant de constants effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques portant quelque réalité et beaucoup de fantasme <4H>.

C'est tout cela que résume le mot pouvoir en français et power en anglais, qui viennent tous les deux du latin potere, lequel a la caractéristique d'être un infinitif de verbe directement substantivé, comme velle (vouloir), debere (devoir), sapere (savoir), tant sans doute ces actions-passions étaient perçues comme fondamentalement hominiennes ; pouvoir est même entouré de la constellation sémantique de : puissance, potentialité, possible, possibilité, possibilisation.

Pour l'anthropogénie, le mieux serait que pouvoir et leadership soient distingués ; le pouvoir désignerait alors le leadership en tant qu'il forme avec la soumission un relation d'interdépendance et d'interjouissance, car il est faux de croire que le leadership fonctionne comme un avantage monolithique et la soumission comme un désavantage monolithique. Quand ils jouent au chef et au serviteur, ou au bourreau et à la victime, les jeux enfants montrent par l'inversion fréquentes des positions occupées que chez Homo possibilisateur elles forment un couple en vicariance. Le sort d'un roi africain ou d'un chef indonésien n'est généralement pas plus envisable que celui de leurs sujets. Le pouvoir n'est pas un flux qui va unilatéralement du leader au soumis, c'est une tension, une différence de potentiel qui anime la vie courante, et qui donne lieu à une étincelle lorsque Thémistocle déclenche les vaisseaux de Salamine. Cette influence réciproque, qui s'annonce déjà chez les mammifères supérieurs, n'est pas sans rapport avec la partition-conjonction généralisée <4G3>. Rien n'est généralement plus diffus que le pouvoir, toujours près d'être renversé ; la question "Qui a le pouvoir?" n'a généralement pas de sens. La dialectique du maître et de l'esclave, du moins dans son premier temps où elle note cette réciprocité, est sans doute la seule chose qui reste éclairant aujourd'hui dans la philosophie de Hegel.

Ceci a fait deux types de leaders. Ceux qui d'un geste, d'un regard, d'une voix, de quelques mots magiques introduisent un nouvel effet de champ majeur : Alexandre, César, Richelieu, Napoléon, Hitler, De Gaulle. Ceux qui observent la constitution des effets de champ politico-sociaux, exploitent leur orientation dès qu'elle s'affirme, provoquent parfois leur crise pour que leur basculement les dessine : Auguste, Mazarin, Mitterrand. On trouverait sans doute facilement des correspondants de ces exemples occidentaux dans toutes les groupes de toutes les sociétés.

Etant donné ce qui précède, le pouvoir est si conflictuel par nature qu'on s'attendrait à ce qu'il ait suscité de nombreuses et riches théories d'urgence. Ou au contraire qu'il ait paru si fuyant qu'il ait produit d'innombrables commentaires et programmes, mais pas de théories. C'est cette deuxième éventualité qui a eu lieu, en tout cas jusqu'à présent. Le parcours de l'anthropogénie peut donc être relativement bref.

Dans les sociétés du MONDE 1 sans écriture le pouvoir est tellement situé dans les échanges à la fois sacrificiels, météorologiques, sanitaires, agricoles et éleveurs, matrimoniaux, graduels, guerriers, parfois chaminiques, qu'il se négocie fatalement par la parole tisseuse et le geste en une sorte de théorie pratique constante mais jamais isolée. Les indexations du pouvoirs interviennent parmi le tissage de toutes les autres indexations.

Par contre, dans le MONDE 1 scriptural des empires primaires, les index impératifs (et par là impériaux) dominent comme dans les écritures intenses et plasticiennes qui sont leur véhicule en même temps que leur idéal. Il est fondamentalement la source du partage interne et externe du territoire. Dans l'hymne qui le célèbre, Sésostris III est, dans la suite des versets, la digue, l'abri, la forteresse, l'asile, l'ombre en été, le coin chaud en hiver, le mont-rempart, la frontière. Dans l'hymne à Ramsès II vainqueur des Hittites à Kadesh, le roi est l'assureur des limites par son éclat indexateur, en particulier par l'éclat de son visage, au point de se suffire, sans autre appui : "Je frappe, je massacre, et j'abats sur le sol. <O mon écuyer,> que pèsent dans ton coeur ces infâmes / Pour des millions desquels ne pâlit pas ma face." En garantissant la limite extérieur, la guerre extérieure garantit les limites intérieures : "<Le pharaon> est venu vers nous / Et il nous donné d'élever nos enfants et d'ensevelir nos vieillards." Cependant, on n'aurait rien compris si l'on n'avait vu que, au delà de l'index qu'est le pharaon ("Sa vue apporte le souffle", dit l'hymne à Merneptah), l'index ultime est Rê, le Soleil, ce cercle qui est l'oeil, le regard, de l'Univers que fixe dans sa tombe l'oeil du Pharaon, autre cercle. Ce n'est pas que les indices aient été entièrement absents dans ce cadre, mais ils n'intervenaient que dans les moments relativement rares de vacillement des index. Par exemple pour indiquer que tel est bien l'Elu du ciel, comme dans l'enquête qui conduit à l'élection d'un nouveau dalahi lama. Ou qu'il a cessé d'être le Divin sur terre, par exemple dans les calamités. On le voit, ce que l'on appelle la stèle de la théologie amarnienne du Musée de Berlin serait aussi bien la stèle de la politique amarnienne.

Le MONDE 2 fut très mal à l'aise à l'égard de la théorie du pouvoir, et sa politique fut plus faible encore que son esthétique et son érotique <17C1>. Comment admettre que ces "touts" organiques formés de parties intégrantes qu'étaient la polis, l'urbs, le duché, le royaume dépendaient de quelques indices fuyants et surtout de quelques index vagues. C'est vrai que dans leur pratique les chefs savaient bien de quoi il s'agissait, Périclès, César, Auguste, Louis XIV, Napoléon, et leurs sujets aussi, mais personne n'avait intérêt à le formuler. On prétend que les derniers mots d'Auguste furent : "Plaudite, amici, finita est comoedia (applaudissez, mes amis, la comédie est finie)." Le rapport entre pouvoir et comédie est essentiel, puisque la comédie est le plus sémiologique des genres littéraires <17B5> et que le pouvoir est le plus sémiologique des pratiques hominiennes. Mais Auguste expirait sitôt après, et était donc quasiment défunt, defunctus, hors fonction (fungi, ex), au moment de l'aveu.

Remarquablement, le seul moment où des spécimens hominiens du MONDE 2 ont osé regardé le pouvoir en face fut celui de la comédie et de la tragédie. En Grèce, chez Thucydide. A Rome chez Tacite. Mais surtout au XVIIe siècle européen, chez une demi-douzaine d'être d'exception : Shakespeare, Hobbes, Pascal, Retz, Montesquieu. La tragédie d'Antoine et Cléopâtre de Shakespeare est le conflit de celui qui malgré ses défauts a le mieux compris l'essence du pouvoir, Auguste, et de celui qui malgré ses qualités l'a le moins compris, Antoine. Retz osa dire que le pouvoir était un voile fait pour n'être pas tiré, sous peine de voir qu'il n'y avait rien derrière. Montesquieu remarqua qu'un jour César veilli montra quelque lassitude devant un nouvel honneur qu'on lui proposait, et que de cet instant il était mort.

Mais le plus complet et le plus essentiel fut Pascal, dont deux pages font le tour du sujet. "Et ainsi, n'ayant pu faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste." "Quand on ne sait pas la vérité d'une chose il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes". "Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple."? La section V a été exclue des premières éditions des Pensées de Pascal par ses amis jansénistes, et quel professeur tenant à son emploi oserait proposer aujourd'hui comme thème de dissertation une des trois phrases qui précèdent.

Les spécimens hominiens du MONDE 3, fenêtrant-fenêtré et réticulaire <10M,11J>, ont une pratique tellement multifactorielle et multidimensionnelle du pouvoir qu'ils ont commencé d'apercevoir à quel point le pouvoir était partout dans un corps social : pouvoir des hommes, des femmes, des enfants, des enseignants, des décisionnaires, de non-décisionnaires, etc. Combien aussi il résidait dans tout ce qui est capable d'indexer, et donc non seulement dans les vivants mais aussi dans les signes : signes langagiers, écrits, gestuels (les bonnes manières), vestimentaires, monétaires, sexuels, gastronomiques, etc., les signes étant dans tous ces cas très largement indépendamment de ceux qui les utilisent, et gouvernant même littéralement ceux qui les utilisent comme ce qu'ils croient être des moyens. Cette lucidité explite ou implicite a même suscité chez quelques-uns une paranoïa nouvelle. En France, Michel Foucault aura été exemplaire à la fois de cette lucidité et de cette paranoïa. (Par opposition au mouvement féministe, seulement revendicatif et très peu théorique, qui se sera caractérisé par la confusion entre pouvoir et leadership.)

b. Les théories de l'ordre social

Homo a beau être un animal très allostatique <1D2b>, les groupes hominiens sont relativement homéostatiques pendant des temps très longs dans le MONDE 1, moyennement longs dans le MONDE 2 (cf les guerres des cités grecques), courts dans le MONDE 3.

Les modèles adoptés ont été innombrables, mais la théorie politique, depuis le Yi King chinois, a relevé à cet égard quelques constantes selon trois axes. (a) La perception de l'avant et de l'après <22B> a fait des progressistes, plus allostatiques, voire révolutionnaires (Marx), et des conservateurs, plus homéostatiques (Confucius). (b) La perception du dehors et du dedans a fait les réalistes, plus exotropiques (Machiavel), et les utopistes, plus endotropiques (Platon, Thomas More). (c) La perception des supérieurs et des inférieurs a fait les classistes (théorie des castes de l'Inde comme

manifestation du Dharma), les égalitaristes (théorie de l'homme universel), les sélectionnaistes (théorie du "survival of the fittest").
- Les théories ont évidemment combiné ces six pôles de diverses manières.

L'ordre social a été partout et toujours le résultat de l'interlocution, de l'intergeste, de l'échange des marchandises, d'incessants dosages du leadership et de la soumission dans le champ de force du pouvoir. En conséquence, sa théorie connut des sorts divers. Elle fut comme la trame de sa chaîne parolière, gestuelle, commerciale, collaboratrice, sacrificielle dans le MONDE 1 non scriptural. Une sorte de garantie écrite surplombante et lointaine dans le MONDE 1 scriptural (Chine, Egypte). Un foyer animateur à prétentions universelle dans le MONDE 2 depuis les logoi des sages grecs jusqu'à L'Esprit des lois de Montesquieu. Une anticipation programmatique ou un écho médiatique dans le MONDE 3.

4. Les théories langagières : grammaire, lexique, linguistique

Somme toute, le langage parlé n'appelle pas de théories d'urgence. Ses conflits sont immédiatement réglés par l'interlocution, qui contraint les locuteurs à une lexicalité et une syntaxité suffisantes. C'est merveille de voir comme des villes ou des régions entières partagent au même moment un même état de dialecte jusqu'aux néologismes, en une des expériences les plus fortes de l'intercérébralité <1D1j>.

Par contre, l'écriture et sa lecture appelèrent immédiatement des grammaires, art de lire et écrire, de gramma, caractère écrit, de graphein, écrire. Les grammaires rassemblèrent les questions posées par la scription comme telle, ainsi que par l'évidence systémique du dialecte dès lors qu'il s'étale sous forme de texte devant le regard globalisateur d'Homo transversalisant. Le lexikon, de legein, lire, entra du même pas. Du coup, dans les groupes politiquement centralisés, les dialectes furent convertis en "langues", c'est-à-dire en dialectes ayant une "grammaticalité" et une "lexicalité" <13A>, perçues comme premier exercice de l'ordre public et même de la morale générale.

Grammaires et lexiques s'imposèrent donc dans les empires primaires du MONDE 1 scriptural, là surtout où l'écriture faisait difficulté. Ainsi en trouvons-nous des morceaux dans les tablettes babyloniennes à l'occasion d'écritures qui transcrivaient des dialectes pour lesquels elles n'était pas faite <14B2b>. Ou encore en Inde chez Patanjali le grammairien, que les subtilités phonématiques, glossématiques et séquencématiques du sanskrit incitèrent à produire la première des grammaires consistantes.

Mais tout autre chose est la linguistique, ou théorie du langage comme langage. Il y a un sens à dire qu'il y eut des linguistiques implicites. Dans le MONDE 1A, le locuteur dogon se perçoit comme tisserand, tisseur de mots, tisseur de soi et de son groupe, tisseur des flux du monde. Dans le MONDE 1B, le parleur hébraïque se perçoit dans la Genèse nominateur de la création, comme Gilgamesh. Dans le MONDE 2, le langage plein, c'est-à-dire l'éloquence (loqui, ex) est pour Cicéron "numéreuse" (numerosa), et par là un exercice intense du rythme hominien. A Port-Royal, la Grammaire de Lancelot, comme sa Logique, a pour objet de confirmer qu'Homo est bien l'animal raisonnable du rationalisme. Les Allemands du XIXe siècle, surtout von Humboldt, saisirent les langues comme des organismes coïncidant avec ces organismes qu'étaient les peuples ; Wagner en tira les conséquences.

Cependant pour qu'il y ait eu, autour de 1900, une véritable volonté d'édifier une linguistique en règle, une théorie du langage comme langage, il fallut un concours de circonstances tout à fait particulières. L'anthropogénie en retiendra quelques-unes. (a) Le passage du MONDE 2 au MONDE 3, invitant aux interrogations radicales. (b) La crise des fondements dans la mathématique et les sciences archimédiennes, obligées d'analyser un langage qu'elles avaient jusque là utilisé naïvement <15D5,16D4>. (c) La vogue des théories économiques, attirant l'attention sur la "valeur" de la monnaie, donc aussi sur la valeur des signes. (d) Les résultats du comparatisme indo-européen du XIXe siècle montrant à quel point chaque langue était un organisme n'acceptant en soi que ce qu'il avait converti en soi (la même idée animait la notion de "milieu intérieur" dans la physiologie de Claude Bernard).

La vue d'Homo impliquée par la linguistique sera abordée plus loin à l'occasion du structuralisme <18>.

* * *

Situation du chapitre

Le thème ici n'est pas de définir complètement ni radicalement ce que sont la tragédie, le roman, l'histoire. Et moins encore l'esthétique, l'économie et la politique. A cet égard, l'essentiel se tisse souvent au fil des autres chapitres, comme dans le quatrième sur les indexations pour le pouvoir ; dans le sixième sur les effets de champ pour l'esthétique ; dans le septième sur la possibilisation pour l'échange des objets techniques et sémiotiques, le commerce, donc l'économie.

Il s'agit de marquer comment Homo a été obligé de faire des théories à l'occasion de certaines pratiques particulières. Comment ces théories impliquaient une théorie générale de sa propre nature. Comment ainsi ces théories font plus ou moins système. Comment elles ont pour fin de dissimuler la nature hominienne autant que de la révéler. Comment elles manifestent les désirs d'Homo plus que ses réalités.